

ties des solutions matérielles impératives. Alors, le spirituel oublie l'intériorité de l'âme et la politique la dimension humaine de vivre ensemble. La puissance des solutions échoue. La fragilité apparente du respect ouvre l'avenir.

Loin de contraindre ou d'ignorer la politique, le spirituel lui apporte l'énergie de garder le dépassement de l'immédiat, le courage de maintenir l'attention envers la liberté de l'homme. Pour ce faire, le spirituel donne le cadre rigoureux du silence qui voit, du recul qui ose. C'est par l'intérieur que s'empoigne la réalité et que les médiations sont reconnues.

Contemplation, donc la capacité de pardonner, c'est-à-dire d'espérer. Au politique, le spirituel rappelle l'exigence d'assurer l'entière humanité.

MGR ALBERT ROUET

VIE RELIGIEUSE

Simon-Pierre ARNOLD
Au risque de Jésus Christ. Une lecture des vœux
Bruxelles, Lessius, 2007, 138 p.

Par le sous-titre du livre, « Une relecture des vœux », l'auteur présente son objectif : proposer une nouvelle manière de présenter les trois vœux, de les dépoussiérer pour qu'ils retrouvent une vigueur et une actualité pour notre XXI^e siècle.

Dans les quatorze chapitres, il pointe les changements qui ont eu lieu depuis les trente dernières années, depuis la fin des idéologies et l'avènement d'un néo-libéralisme.

L'auteur reformule les exigences de la vie religieuse pour notre monde, en s'emplantant à renouveler les images traditionnellement utilisées pour présenter les vœux et la vocation religieuse pour le

TRADITIONS SPIRITUELLES

IGNACE DE LOYOLA
Journal des motions intérieures
Bruxelles, Lessius, édition par P.-A. Fabre, 2007, 288 p.

L'édition de Pierre-Antoine Fabre offre un éclairage brillamment et profondément renouvelé sur le *Journal* d'Ignace de Loyola – cette liasse de notes prises durant la période de discernement pour savoir sous quelle forme concrète vivre la pauvreté dans la Compagnie. Habité par la question : « Pourquoi une expérience mystique s'écrit-elle ? », l'ouvrage ose prendre en compte le mystérieux destin de ce « texte-relique », et surtout le manuscrit tel qu'il se présente : un texte raturé, annoté entre les lignes, avec toutes ces « biffures » qui témoignent d'une écriture faite de « reprise, retour, repentir » (p. 11).

L'approche est donc minutieuse, assortie de notes nombreuses, extrêmement précises, sur le texte du *Journal*, d'une mise en contexte à l'aide des lettres émanant d'Ignace pendant la période du discernement, et d'un index des vocables remarquables ; voici un outil de travail précieux pour les études ignatiennes, fruit du travail d'un des meilleurs connaisseurs de cette littérature de la Compagnie de Jésus naissante ; la lecture en est, certes et à cette mesure, exigeante.

Mais la proposition est d'une très grande force : s'attachant à scruter « l'acte d'écriture », Pierre-Antoine Fabre fait apparaître de manière fulgurante l'unité de l'expérience d'Ignace : une décision de pauvreté ne peut se prendre que dans un processus d'appauvrissement dans la décision elle-même (Ignace doit renoncer aux confirmations qu'il attendait de Dieu) ; l'écriture en est, elle aussi, en sa livraison au temps et en

sa patience, le lieu : l'acte d'écriture est respect de ce silence de Dieu, de son altérité.

Cette très belle lecture accorde une place déterminante à « l'épreuve de la séparation, comme souffrance de l'abandon ou déchirement de la décision » (p. 168). On peut se demander si elle ne s'attache pas uniquement à la face nocturne et silencieuse de l'expérience d'Ignace comme de l'altérité de Dieu, mettant moins en lumière le moteur du renouveau, à savoir la préférence du « plaisir de Dieu », une préférence relationnelle, qui ouvre à un respect, libère une parole et conduit à un nouvel accueil des consolations auxquelles Ignace a renoncé...

SYLVIE ROBERT, S.A.

RELIGIONS

Jérôme DUCOR
Shinran. Un réformateur bouddhiste dans le Japon médiéval
Gollion (Suisse), Éd. Infolio, 2008, 206 p.

Le bouddhisme continue de donner lieu à de nombreuses publications à destination du grand public. Il manquait cependant un ouvrage généraliste sur un courant pratiquement inconnu en Occident, alors qu'il est très répandu au Japon – les statistiques officielles japonaises de 2003 indiquaient plus de 21 000 temples, 39 000 religieux et un peu moins de 13 millions de fidèles déclarés (ce dernier nombre étant sujet à caution) : nous voulons parler de l'École véritable de la Terre pure (*Jōdo Shinshū* en japonais), fondée par Shinran (1173-1263). Cette lacune est désormais comblée avec la publication du livre : *Shinran. Un réformateur bouddhiste dans le Japon médiéval* de Jérôme

ANTOINE DE LA FAYOLLE, O.P.

Le lecteur y découvrira le portrait de Shinran, un homme qui a vécu intensément la question existentielle de son temps : alors que la Loi proclamée par le Buddha Sakyamuni a perdu son efficacité (un des computeurs en vigueur à l'époque faisait commencer en 1051 la période dite « de la Décadence de la Loi », *mappô* en japonais), que peut faire l'homme qui veut atteindre l'Éveil ? Après un cheminement personnel que retrace le livre, Shinran trouvera une réponse radicale : rien ! L'homme, né pendant la *Décadence de la Loi*, ne peut plus rien faire pour s'en sortir, sa libération du cycle des vies et morts (*samsara*) dépend entièrement du pouvoir d'un autre, à savoir le Buddha Amida. Ce pouvoir fait naître les hommes dans la Terre Pure (d'Amida), où ils atteignent « spontanément » l'Éveil parfait, et cela sans aucun « mérite » de leur part. Shinran pourra alors résumer sa logique avec ce paradoxe célèbre : « Même les bons vont naître dans la Terre pure, à plus forte raison les mauvais ! »

Nous avons apprécié le style de l'auteur, vif et simple. Cet universitaire réussit à se mettre au niveau du grand public, tout en conservant une exigence de rigueur qui apparaît dans sa volonté de situer Shinran par rapport aux autres écoles. Autre signe de cette exigence, l'auteur ne fait pas l'impasse sur les héritages qui ont déterminé la pensée de Shinran, ce qui l'amène à dérouler l'histoire du concept de la Terre Pure non seulement au Japon, mais aussi en amont, en Inde et en Chine.

Nous apprécions aussi la façon dont l'auteur a réussi à articuler deux compétences en tension : comme universitaire, spécialisé en japonologie et en bouddhisme, l'auteur nous donne une vision à distance de son objet d'étude, sans parti pris « confessant » ; comme bonze de l'École véritable de la Terre pure, il nous donne accès à la compréhension qu'a cette école d'elle-même, en particulier à

travers un vaste éventail de citations extraites des textes fondateurs.

En conclusion, nous voudrions souligner la volonté marquée de l'auteur de mettre en rapport la pensée de Shinran avec la théologie chrétienne. S'il rejette les rapprochements trop courts avec les concepts chrétiens de « grâce » et de « paradis », il met l'accent sur une question qui nous semble fondamentale pour le dialogue entre chrétiens et bouddhistes, celle de la relation interpersonnelle entre Amida et celui qu'il « embrasse pour ne plus le lâcher ». Citons l'auteur : « le processus de la foi selon Shinran établit bel et bien une relation de personne à personne entre le pratiquant, compris dans la totalité de son être souffrant, et Amida, personification de la réalité ultime » (p. 190).

Le théologien chrétien trouvera donc dans ce livre l'occasion de dialoguer avec un interlocuteur bouddhiste manifestement désireux d'un tel échange. Le lecteur trouvera de son côté un livre agréable à lire et fort utile pour entrer dans la réalité différenciée du bouddhisme, qui ne se réduit ni au bouddhisme tibétain ni au Zen japonais.

FRANCK GUYEN, O.P.

Avital WOHLMAN

Contrepoint entre le sens commun et la philosophie en Islam - Ghazali et Averroès
Paris, Éd. du Cerf, 2008, 168 p., 27 €.

Les études sur les penseurs arabes et musulmans, principalement à l'époque de ce que certains nomment « l'humanisme islamique » tant au Moyen-Orient qu'en Occident, se sont multipliées depuis un demi-siècle. Le travail d'Avital Wohlman, professeur de philosophie à Jérusalem, consiste principalement à permettre au lecteur occidental d'avoir accès à des tra-

vau dont certains sont difficilement accessibles.

La problématique qui oriente l'analyse de deux grands auteurs musulmans de langue arabe se fonde essentiellement sur le rôle de la pensée humaine (surtout de la philosophie) dans la démarche de foi : « Jusqu'où peuvent aller les limites de la raison et du monde sans que soient affectées, d'une part, l'excellence de la raison en son aptitude à reconnaître la transcendance de Dieu, d'autre part, l'excellence du monde témoignant de la toute-puissance de son Auteur ? » (p. 145). Pour Ghazali c'est par la foi que la raison peut avancer sans s'égarer. Pour Averroès c'est par la raison que la foi peut pleinement s'affirmer.

On le voit ici, la problématique reste d'actualité.

Dans ce dialogue entre ces deux grands penseurs, il convient de souligner que plus d'un siècle et demi sépare nos deux auteurs et que, contrairement à ce que l'auteur laisse supposer, Ghazali n'a jamais pris position à l'égard des écrits d'Averroès (voir p. 146) dont il n'a jamais eu connaissance. Quelques remarques finales : Achari est le nom d'un grand théologien (873-935), l'école dont il est le fondateur est habituellement appelée acharite et non achari (p. 22). Par ailleurs Ghazali se retire à Tûs en 1109 (et non en 1096, voir p. 25) après son retour à Nichapour en 1105.

PIERRE LAMBERT, O.P.

PHILOSOPHIE

Simon L. FRANK

L'inconcevable. Introduction ontologique à la philosophie de la religion
Paris, Éd. du Cerf, coll. « La nuit surveillée », 2007, 494 p., 69 €.

Cet ouvrage « introduction ontologique à la philosophie de la religion » a été publié en 1939 et il forme, selon l'expression de l'auteur, « l'aboutissement d'une évolution philosophique déjà longue ». Sa philosophie, telle que Frank la caractérise, tient de la *philosophia perennis* et s'inscrit dans une veine qui court depuis les origines platoniciennes, la mystique spéculative, avec une paternité reconnue, la pensée de Nicolas de Cues.

Le point de départ de la réflexion tient dans une autre acception du terme « inconcevable ». Couramment, est inconcevable ce qui ne peut être appréhendé par des concepts. L'auteur fait remarquer que l'expérience enseigne qu'il est d'autres formes de connaissance, en particulier ce qui est inaccessible à la pensée opérant par concepts. Partant de là, l'auteur nous guide dans un itinéraire spéculatif qui amène progressivement à « l'absolument inconcevable, le sacré ou la divinité ». Démarche spéculative mystique qui nécessite l'introduction du concept de « transcendance » défini ainsi « le dépassement de soi-même, la sortie des limites de sa sphère propre d'être ». En rédigeant sa préface, Frank prévoyait déjà le reproche de la difficulté de la lisibilité de son livre. Certes, sa lecture est exigeante, mais à la fin du paragraphe dont nous avons tiré l'extrait précédent, on peut lire : « C'est ici que prend toute valeur, au sens le plus général, l'adage selon lequel seul préserve son âme celui qui la livre ou la perd pour le bien d'un autre être (Mt 10, 39) » (p. 231). De sorte que, acceptant d'être conduit sur des chemins méconnus, nous faisons parfois halte en des territoires familiers : telle ou telle parole évangélique, telle référence à un philosophe plus connu avec qui l'on fait débat. Mais ce qui importe, à notre sens, c'est de pouvoir ouvrir et confronter sa propre expérience « spirituelle » à une authentique démarche intellectuelle et